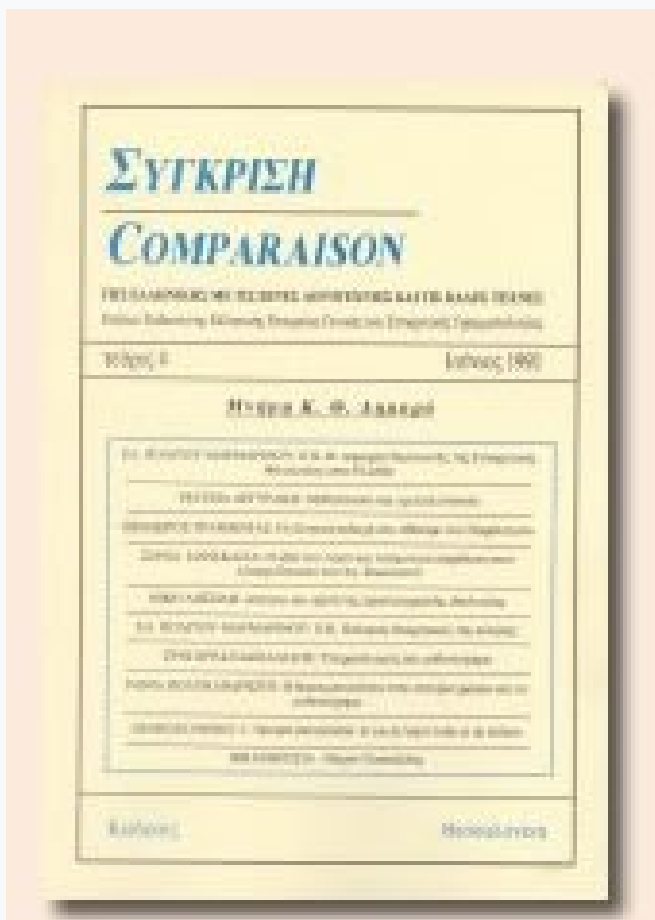


Σύγκριση

Τόμ. 4 (1992)

Μνήμη Κ.Θ. Δημαρά



L' Epopée personnelle: le cas de Saint-John Perse et de Séféris

Georges Fréris

doi: [10.12681/comparison.65](https://doi.org/10.12681/comparison.65)

Βιβλιογραφική αναφορά:

Fréris, G. (1992). L' Epopée personnelle: le cas de Saint-John Perse et de Séféris. *Σύγκριση*, 4, 83-100. <https://doi.org/10.12681/comparison.65>

Georges Fréris

L'Épopée personnelle: le cas de Saint-John Perse et de Séféris

Si la littérature comparée est fondée sur l'étude des influences, il y a nombre de phénomènes littéraires qui lui échappent. Ces cas, envisagés par les "grands ensembles" de l'histoire littéraire ou de "l'histoire littéraire internationale" selon le terme de Paul Van Tieghem, peuvent être des mouvements, des œuvres séparées ou même un ensemble d'œuvres. Ces phénomènes ont des traits communs, paraissent presque simultanément, dans des milieux où la structure socio-culturelle peut être identique ou différente. Pour étudier et comprendre ces faits occasionnels, il faut remonter à leurs éléments d'origine, déterminer leur structure socio-culturelle, démontrer le(s) domaine(s) où l'analogie, la coïncidence, se présente(nt). Le cas de Saint-John Perse et de Georges Séféris révèle de ce domaine, puisque leur œuvre, dans son ensemble, constitue une épopée¹, au sens qu'elle retrace la représentation d'une aventure personnelle dans ses rapports avec le réel.

Nous avons deux grandes poètes, l'un français, l'autre grec, nés hors du territoire métropolitain de leur patrie-nation². Deux auteurs dont l'origine sociale et ethnique est différente mais qui adviennent dans le même monde, l'esprit de l'Occident. La structure économique, sociale, et culturelle, qu'ils ont connue et vécue, à quelques différences, fut presque identique. Tous deux ont reçu, puis cultivé la même culture et la question que nous nous posons est celle de savoir comment et pourquoi ces poètes ont-ils réagi ainsi, dans ce monde et vis-à-vis de ce monde?

Le premier, Saint-John Perse, est le descendant d'une famille française, de la race des conquérants, de ceux qui ont porté aux confins du monde la culture et l'esprit occidentaux. Le second, G. Séféris est le descendant d'une famille grecque, de la race de ceux qui ont fait naître et répandre une civilisation, la culture greco-occidentale sur un continent "barbare", un humilié qui fut chassé et exilé de son sol natal .

L'étonnant est l'indifférence réciproque dans laquelle se développent ces deux œuvres poétiques: elles s'ignorent, ne s'adressent jamais l'une à l'autre, ne se parlent ni ne se répondent, et quand enfin ils se rencontrent³, cela découle de leur profession⁴ que de leurs objectifs littéraires⁵. Or dans ce domaine, tout sépare ces deux hommes, qui présentent pourtant de grandes ressemblances, des analogies, à commencer par leurs projets poétiques conscients. Ici, par "conscient", nous entendons la seconde thèse de Hans Robert Jauss, formulée dans son article "Petite apologie de l'expérience esthétique":

La littérature par l'expérience esthétique peut s'accomplir sur trois plans: la conscience en tant qu'activité productrice crée un monde qui est son œuvre propre; la conscience en tant qu'activité réceptrice saisit la possibilité de renouveler sa perception du monde; enfin - et ici l'expérience subjective débouche sur

*l'expérience intersubjective - la réflexion esthétique adhère à un jugement requis par l'autre, ou s'identifie à des normes d'action qu'elle ébauche et dont il appartient à ses destinataires de poursuivre la définition.*⁶

C'est sous l'angle du troisième plan, cité par Jauss, que nous envisageons d'interpréter l'imagologie de l'œuvre de Saint-John Perse et de Séféris.

En 1911, Saint-John Perse fait son apparition aux lettres françaises, sous le nom de Saint-Léger Léger, avec sa collection poétique *Eloges*, où son thème préféré, celui de l'exil, se manifeste à peine mais reparaitra, de façon plus nette dans *Amitié du prince* et *Anabase* (1925) ainsi que dans la suite. Dans ces œuvres poétiques, Saint-John Perse nous confie ses intentions: combattre personnellement pour l'harmonie complète, pour l'équilibre parfait entre la spiritualité et le pouvoir mondain, entre la poésie et la politique. Il nous livre son inquiétude incarnée par sa double personnalité: Saint-Léger le diplomate et Saint-John Perse le poète⁷. La même confusion nous la constatons chez le poète grec. Georges Sfériadis publie en 1928, dans la revue *Nea Hestia*, la traduction en grec, de *La soirée avec Monsieur Teste* de Paul Valéry et il se pose la question s'il doit publier *Strophi* en 1931.⁸

Anabase a été composée à Pékin, au retour d'une excursion dans le désert de Gobi. Son titre est pris de l'œuvre homonyme de Xenophon, et si l'historien de l'antiquité nous décrit l'aventure d'un corps expéditionnaire grec en Asie, Saint-John Perse utilise le titre sous sa double connotation: "expédition vers l'intérieur" et "montée sur scelle". L'œuvre du poète français n'a rien de l'historiographie; c'est un récit fictif, sans précisions spatio-temporels. Dans *Anabase* il n'y a pas de héros; on ne rencontre que le poète, non comme une personne physique mais sous l'idée abstraite de l'homme et ainsi le poème devient un dialogue intérieur, un monologue entre son moi poétique et son "autre moi"⁹. *C'est le poème de la solitude dans l'action*, dira-t-il, plus tard dans une interview¹⁰.

En effet, tant que Saint-John Perse exerçait ses fonctions de diplomate, il n'a rien publié¹¹. Il lia son silence qu'en 1941, en publiant sa collection *Exil*. Son séjour en U.S.A., l'occupation de la France, lui ont fait naître le sentiment de se sentir exilé et c'est la raison pour laquelle l'indigence, l'aventure, la conquête de l'être et de l'espoir deviennent les principales idées de cette œuvre, idées issues d'un paysage nu, où l'on ne discerne que la mer, le rivage et le ciel. Et peu à peu, le sentiment de la solitude et du recueillement occupe une plus grande place et s'exprime dans son œuvre à venir: *Vents* (1945), *Amers* (1957), *Chronique* (1959), *Oiseaux* (1963), *Chanté par celle qui fut là* (1969) et *Chant pour un équinoxe* (1971).

Cet hermétisme exprimé par un discours sobre mais riche en images n'est pas seulement la caractéristique de la poésie de Saint-John Perse mais aussi celle de Séféris. *Strophi* (1931), *Citerne* (1932), *Légendaire* (1935), *Cahier d'exercices* (1940), *Journal de bord I* (1940), *Manuscrit 41* (1941), *Journal de bord II* (1944), *Circé* (1947), *Journal de bord III* (1955), *Trois poèmes secrets* (1966), ont un noyau d'hermétisme; ce sont des miroirs qui reflètent la même image: celle de l'aventure du poète. Pourtant si les deux poètes ont eu la même attitude envers la solitude, c'est un choix personnel, convaincus par Valéry, pour qui la poésie doit inverser les propriétés rationnelles du

langage, en faisant passer les sentiments à travers les mots, c'est-à-dire doit chercher à communiquer ce que le langage conceptuel ne saurait traduire.

Leur hermétisme s'exprime d'abord, morphologiquement: ils prennent les distances des écoles littéraires de leur époque. Ils pressentent l'oppression subie par le poète-créateur par son incorporation aux modèles moraux, spirituels ou expressifs. C'est pourquoi *Anabase* et *Strophes* furent des points de départ pour la poésie, ont ouvert de nouveaux horizons et parallèlement ces œuvres ont établi une orientation vraiment personnelle aux poètes, loin des influences, la réception dépendant de la personnalité du poète.

Ceux-là qui furent se croiser aux grandes Indes atlantiques, ceux-là qui flairent l'idée neuve aux fraîcheurs de l'abîme, ceux-là qui soufflent dans les cornes aux portes du futur

Savent qu'aux sables de l'exil sifflent les hautes passions levées sous le fouet de l'éclair... O Prodiges sous le sel et l'écume de Juin! grande vivante parmi nous la force occulte de ton chant!!

déclare le poète d' *Exil*,¹³ et Séféris note dans ses *Essais*:

L'influence est considérée comme une chose néfaste, une sorte d'attentat envers soi-même, de crime de lèse-personnalité. [...] Un grand homme n'a qu'un souci: devenir le plus humain possible. Disons mieux: devenir banal. Et chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel,¹⁴ pour conclure:

Pardonnez-moi de recourir à mon exemple personnel, mais je n'ai pas d'autre cobaye que moi-même.¹⁵

Ils tracent leur propre route, leur quête personnelle avec l'hermétisme, qui sied bien à leur fonction mondaine. En se pliant sur eux-mêmes, ils se sentent étrangers du monde. Ce sentiment de vivre à part, avec le temps prendra les allures de l'exil. Leur naissance hors de la Patrie-métropolitaine, leurs fréquentes absences à cause de leur carrière et même le fait de parler et de travailler, donc de raisonner - profession oblige - pendant des heures avec un autre code langagier, autre que le maternel, renforce chez eux ce sentiment d'exil. D'ailleurs si la thématique de Saint-John Perse a recours à l'univers, au cosmos souvent cahotique pour décrire non seulement l'état d'âme du créateur mais également pour équilibrer la partie réelle et fictive de sa vision, le lyrisme de Séféris, qui porte l'emprunt de la catastrophe de l'Asie Mineure, s'abandonne avec confiance à l'histoire, non pas tellement pour décrire le déclin de l'Hellénisme, de sa race, mais pour mieux rendre l'image générale du monde qui s'écroule.

Mais qu'est-ce que le monde? Le problème existentiel, ne date pas de leur époque mais il les préoccupe. Ils ont la sensation de vivre à l'écart, d'être des exilés du monde, du milieu où ils vivent. La notion d'exil prend chez eux ses racines, en premier lieu au fait qu'ils habitent loin de leur pays d'origine, en second lieu parce qu'ils se sont éloignés de la logique littéraire traditionnelle et enfin parce que le milieu dans lequel ils vivent, leur semble étranger. C'est pourquoi Saint-John Perse quitte ce monde et devient l'explorateur du désert tandis que Séféris joue le rôle de l'érudit des fouilles. Ceci ne signifie guère que nos poètes sont absents de leur œuvre. Au contraire, ils sont

les protagonistes tout en étant les narrateurs et les spectateur de leur œuvre.

Je n'ai rien oublié.

Tout est bien à sa place, en bon ordre,

En attendant que ma main choisisse.

nous confie Séféris dans *Cahier d'exercices*.¹⁸

Leur poésie est pessimiste, le sentiment de vie inquiétant et morose. *La Citerne*, par exemple de Séféris, nous est présentée comme une conscience éveillée, comme un œil grand ouvert qui regarde et examine le monde dans son mouvement. En réalité, il s'agit de l'image du monde telle que la conçoit et l'incarne le poète, cet homme fabien. Mais le monde s'écroule et s'effond.

*"Nous mourons! nos dieux meurent!..."*¹⁹

Simultanément de l'image de la misère humaine émerge la vision de la mort. Mais *La Citerne* reste impassible, telle que l'existence humaine qui se présente sous le signe de la détérioration, de la perte et de l'oubli.

*Une citerne qui enseigne le silence
dans la cité enflammée.*²⁰

Dans *Anabase* l'humanité devient l'idée-symbole qui tend vers une certaine élévation. Dans sa tentative de s'élever il y a une tempête de sable. La mort veille. Mais *Anabase* est aussi le désaccord intérieur vers la perfection, premièrement du poète, ensuite du monde, d'un monde emprisonné dans un désert, d'un univers épuisé, d'un monde mené par un chef; ce chef ce n'est pas la raison, c'est l'instinct poétique, c'est la conscience profonde du moi:

Terre arable du songe! Qui parle de bâtir? - J'ai vu la terre distribuée en de vastes espaces et ma pensée n'est point distraite du navigateur.

conclura le poète dans *Anabase*.

On trouve une idée équivalente dans *Légendaire* :

Ce sont les deux éléments constitutifs du mot Μυθιστόρημα qui me l'ont fait choisir pour titre de ce travail: μύθος, parce que j'ai recouru, de façon assez évidente, à une mythologie déterminée; ιστορία, parce que je me suis efforcé d'exprimer, avec quelque suite, une situation aussi indépendante de moi que le seraient les personnages d'un roman.

nous avoue Séféris²², dans sa première édition. Au fait, il s'agit de la réflexion d'un monde qui se traîne vers la catastrophe. Et lorsque l'antiquité s'orientait vers sa perte, elle présentait les mêmes symptômes que le monde d'aujourd'hui: elle était éblouie par la réflexion d'une perfection trompeuse:

Tu regardes le soleil, puis tu te perds dans les ténèbres

nous avoue le poète et dans *Circé* il reprend la même idée:

*Parce que les statues ne sont plus des ruines. Les ruines, c'est nous.*²³

Chez Séféris le présent est le lieu du contre-sens, voire du non-sens; il est le résultat d'une catastrophe et la poésie devient une herméneutique. Il faut dévoiler le vrai sens, dénoncer le non-sens; la poésie est une anamnèse: on remonte au passé pour trouver le code qui livrera la clef d'une lecture de ce monde.²⁴ C'est la référence au passé qui doit mettre à jour la relation de la Grèce à l'Occident, de la Grèce antique à la

Grèce contemporaine. Entre ces deux entités temporelles il y a un événement historique et obsédant qui va révéler l'histoire de leurs relations: c'est la catastrophe de l'Asie Mineure, alias l'Odyssée moderne d'un peuple mais à sens inverse que Séféris considère comme réalité inauthentique. Devant cette catastrophe, véritable avalanche historique qui bouleverse tout, notre auteur, cet Ulysse des temps modernes, a bien de peine à reconnaître, à distinguer, ses "amis" d'antan:

*Et comment savoir si je crois encore que vous vivez,
Compagnons du destin, ombres sans substance ?* ²⁵

La vision qu'a Séféris de la Grèce ou plutôt de la Grécité, est dès lors bien déterminée: le monde actuel est un monde malade, mensonger et ce monde doit mourir. La vision du présent doit s'alimenter à une vision du passé pour définir le temps futur historique qui sera, dans la mesure où il peut l'être, le temps de la délivrance. Séféris pour nous donner une image plus vivante de la vie, ose même nous présenter la grotte platonique, comme symbole existentiel du présent. C'est un puits, un puits à sec; jadis il était pleine d'illusions. Aujourd'hui rien ne peut émouvoir le monde du poète, qui n'aperçoit dans ce puits que des reflets, que des souvenirs mutilés et il conclue:

*L'un après l'autre, les compagnons sont morts,
Les yeux baissés. Leurs rames
Marquent sur la grève le lieu où ils reposent.
Nul ne s'en souvient. Justice.* ²⁶

L'allusion à la gloire antique est évidente. Les vieux souvenirs ne permettent plus au poète de distinguer les mouvements vitaux qui ont troublé le monde dans sa conscience profonde. Il se montre touché et inconsolable envers toute âme humaine qui meurt. De ce monde perdu le poète essaie de puiser sa force, mais c'est en vain:

*Tu écris
L'encre a baissé
La mer monte.* ²⁷

Sa peine est immense. Jour après jour elle grandit et devient insupportable. Tel qu'un cancer, elle se répand dans son âme, le ronge. Le poète se transforme en un nouveau Prométhée parce qu'il a la possibilité de pressentir ce que les autres ne comprennent pas:

*"Comme sobre celui qui porte les grandes pierres."
Ces pierres je les ai soulevées autant que je l'ai pu
Ces pierres je les ai aimées autant que je l'ai pu
Ces pierres, mon destin.* ²⁸

Pour exprimer l'idée de l'existence, Séféris eut recours à l'histoire, non pas internationale, mais celle de la nation grecque. Non par nationalisme mais parce qu'il constate qu'aucune autre nation n'a joué un rôle aussi dynamique dans l'évolution de l'humanité que la nation hellène. D'ailleurs Séféris n'a pas tardé à confondre ou plutôt à identifier la notion de la nation avec celle de l'image du monde, de l'individu qui vit dans un milieu limité, restreint, asphyxiant. Comme Kavafy, Séféris tente de trouver une issue, de donner une réponse²⁹. L'histoire qui se répète, puisque les hommes reproduisent les mêmes phénomènes, ne parvient pas à lui faire découvrir quelque

chose de concret; aussi conclue-t-il:

*Notre pays est clos.*³⁰

A la même conclusion aboutit Saint-John Perse en suivant un trajet tout à fait différent. Le monde dans lequel il cherche une réponse, n'est ni l'histoire ni les monuments, ni non plus les souvenirs des grandeurs de jadis; c'est l'univers. Le poète s'identifie avec le monde, il devient un avec la nature. Et la pluie devient le symbole de la fécondité, de la renaissance, de la purification; les vents se transforment en symboles historiques qui nous content diverses tentatives humaines, individuelles ou collectives, vers la perfection:

Tout à reprendre. Tout à redire. Et la faux du regard sur tout l'avoir menée!

Un homme s'en vint rire aux galeries de pierre des Bibliothécaires. Basilique du Livre!... Un homme aux rampes de sardoine, sous les prérogatives du bronze et de l'albâtre. Homme de peu de nom. Qui était-il, qui n'était-il pas?

pour crier à plusieurs reprises:

*S'en aller! s'en aller! Parole de vivant!*³¹

Mais dans cette recherche personnelle, le poète croit se trouver dans une mer immense, sans pouvoir s'orienter, incapable de trouver le port désiré. Cette image rend l'idée centrale de sa collection *Amers* :

Ainsi la Mer vint-elle à nous dans son grand âge et dans ses grands plissements hercyniens -

*toute la mer à son affront de mer, d'un seul tenant et d'une seule tranche!*³²

Par des images immédiates, très elliptiques, réduites à leur simple occurrence, l'auteur aboutit à créer des apparitions fulgurantes. Son parcours linéaire est celui d'un prince déchu, d'un nomade conscient de la création triomphante du poète. Cependant malgré ses tentatives heureuses, Saint-John Perse a recours souvent à l'éloge du passé, tout comme Sэфéris, mais chez lui, cet éloge est un témoignage d'estime à double sens: il loue pour le simple fait de louer et pour évoquer le passé, pour des raisons autres que celles du poète grec. Pour ce prince errant, l'histoire devient

*une chronique lyrique à la gloire des grandes entreprises de tous les temps.*³³

Sous cet aspect, il apparaît tout à fait naturel que son œuvre ait plusieurs polarités.³⁴ Alors Saint-John Perse trouve refuge au temps, vu et conçu sous trois aspects:

Sous son titre, "Chronique", à prendre au sens étymologique, c'est un poème à la terre, et à l'homme, et au temps, confondus tous trois pour moi dans la même notion intemporelle d'éternité

nous confie-t-il.³⁵ Ainsi le poète arrive à se délivrer de l'angoisse du monde en s'incorporant, en essayant à devenir un avec l'être universel. Cette tentative l'oblige à conserver l'anonymat historique, à insister à son déracinement, à souligner son absence de tout ce qui est spécifique, à se confondre dans l'immensité générale tout en sauvegardant sa personnalité. En réalité il s'agit du combat de l'homme avec et dans le temps:

A d'autres d'édifier, parmi les schistes et les laves. A d'autres de lever les marbres à la ville.

*Pour nous chante déjà plus hautaine aventure. Route frayée de main nouvelle, et feux portés de cime en cime...*³⁶

La conception du temps nous la rencontrons aussi chez Séféris. Les différentes allusions historiques, avec tout leur symbolisme nous démontrent que le temps-éternité, se confond, se résume à un instant, à l'instant dramatique que le poète vit tout en s'exprimant. C'est ainsi que Saint-John Perse et Séféris présentent un autre point commun, leur disposition philosophique qui peut être résumée par l'ancien dicton socratien: *connais-toi même*. Mais avant d'aboutir à cette conclusion ils ont vécu toute l'angoisse et la problématique des philosophes prométhéens. Le *Tout passe* d'Héraclite se confond avec la recherche de la vérité du poète du *Journal de bord* à travers l'histoire. Tout souvenir lui provoque une mélancolie, comme Santorin qui s'identifie avec le vieux monde disparu. La même angoisse est exprimée par la poésie de Saint-John Perse. Le temps unité se dissoud, comme la matière de Démocrite. Chaque instant se transforme en siècle, contient une vie, un espoir, une détérioration, un oubli:

*Le temps que l'an mesure n'est point mesure de nos jours.*³⁷ dira Perse.

Cependant dans leur tentative de dompter le temps, leur douleur s'aggrandit et l'amour est leur unique contre-poids. Ils ont recours à lui, comme seul espoir terrestre puisque tout se dégrade, tout finit, tout disparaît, alors que reste-t-il ? Le vide, le nihilisme? Une telle conclusion ne peut donner un sens, ne peut combler une vie. Il faut à tout prix que le poète cherche un moyen, une matière, une idée pour remplacer ce qu'il a perdu, pour remplacer le vide ressenti, pour combler et satisfaire le sentiment du "summum bonnum" de son existence. Mais ni l'amour n'apporte le résultat attendu puisque l'homme n'accomplit ses virtualités qu'en s'exposant au-delà des limites humaines et c'est la raison pour laquelle leur poésie nous entraîne souvent jusqu'aux bords qui défient l'imagination, en particulier chez Saint-John Perse.

Chez Séféris l'amour n'est qu'une passion passagère, comme tant d'autres, une tentation de la satisfaction de soi et de la complaisance, une tentation à laquelle il faut résister pour obéir aux exigences des valeurs plus ascétiques et plus durables. Et Saint-John Perse est du même avis, lui qui se métamorphose, tantôt en Conquérant, tantôt en Chef, lui qui joue le rôle de l'Étranger ou celui du Poète. L'amour ne peut leur offrir qu'une partie du plaisir de toute la gamme des activités humaines.

*"J'avais, j'avais ce goût de vivre chez les hommes, et voici que la terre exhale son âme d'étrangère..."*³⁹ nous avoue Saint-John Perse.

Les deux poètes ne nous laissent aucune lacune, refusent à nous orienter vers une imperfection ou une faiblesse quelconque; au contraire ils nous poussent vers une sagesse que nous devons, nous-mêmes définir:

*Ta vie est ce que tu as donné,
ce vide est ce que tu as donné
le papier blanc.*⁴⁰

nous dit Séféris et Saint-John Perse, dans le même sens nous affirme:

Un chant se lève en nous qui n'a connu sa source et qui n'aura d'estuaire dans la mort:

équinoxe d'une heure entre la Terre et l'homme. ⁴¹

Il est vrai que leurs visions symboliques, issues d'un verbalisme "sensoriel", essaient à nous faire entendre une voix. Si à travers l'image émerge le monde, à travers la voix peut nous parler Dieu. Mais quel Dieu? Le Dieu dogmatique ou une divinité en tant que idée et image que toute personne crée selon sa conception personnelle? Saint-John Perse et Séféris font allusion à un être très vague, à un dieu respecté par politesse et par habitude à la tradition éthique occidentale que par un vrai besoin de foi; d'ailleurs ils ne le craignent guère. La présence de Dieu, assez imprécise dans leur œuvre, tente, comme toute autre "élément", sous un aspect mystérieux, de les conduire, de leur livrer un secret. Quel secret? Celui que les divinités savent bien conserver uniquement pour eux⁴². Mais malgré leur faible confiance au destin divin, il semble que Saint-John Perse ignore la divinité dogmatique et préfère s'entretenir, au cours de sa périπέtie, terrestre et spirituelle, avec une divinité, monothéiste, mais qui a tous les traits des temps préhistoriques. Séféris, lui, une fois de plus, identifie par une confusion voulue, voire consciente, le polythéisme de l'antiquité avec le monothéisme de l'ère moderne. L'évident de leur "culte" est qu'il s'agit d'une divinité-illusion, d'une idée qui peut reconforter l'homme, d'une image qui émerge de la souffrance:

*Ils ont la foi
Les Amandiers qui ont fleuri
Dans la neige,*

nous confie Séféris dans ce haïku⁴³ et Perse partage la même conception de cette divinité qui reconforte et remonte le moral humain:

*Honneur au Prince sous son nom! La condition de l'homme est obscure. Et quelques-uns témoignent d'excellence. Aux soirs de grande sécheresse sur la terre, j'ai entendu parler de toi de ce côté du monde, et la louange n'était point maigre. Ton nom fait l'ombre d'un grand arbre. J'en parle aux hommes de poussière, sur les routes; et ils s'en trouvent rafraîchis.*⁴⁴

Cependant toutes ces allusions-vérités, tous ces sens, sont exprimés, chez les deux poètes, par deux éléments fondamentaux: la mer et le soleil qui bien coordonnés, ces éléments constituent le paysage dans lequel les deux poètes logent. La mer, ils l'ont connue dès leur tendre enfance et l'ont chérie. Elle devint vite une amie et eux, à leur tour, lui ont confié toutes leurs inquiétudes. La mer leur apprit le recueillement, les a mûris, les a inspirés à chercher son secret, leur a découvert un certain message d'éternité. La mer reflète leur destinée et s'identifie avec leur œuvre.

*La mer. Comment est-elle devenue ainsi la mer?
Je me suis longtemps attardé dans les montagnes;
les vers luisants m'aveuglèrent.
maintenant sur ce rivage j'attends
qu'un homme jette l'ancre,
un résidu, un radeau.*

Mais la mer peut-elle s'envenimer? ⁴⁵ se demande Séféris.

Plus minutieux, Perse nous la présente comme une idée, un être, une existence toujours en mouvement, vivante, occupant une place privilégiée dans la destinée

humaine.⁴⁶

Et c'est la Mer qui vint à nous sur les degrés de pierre du drame:

*Avec ses Princes, ses Régents, ses Messagers vêtus d'emphases et de métal,
ses grands Acteurs aux yeux crevés et ses Prophètes à la chaîne, ses Magiciennes
trépignant sur leurs socques de bois, la bouche pleine de caillots noirs, et ses
tributs de Vierges cheminant dans les labours de l'hymne,*

(...)

Récitation en marche vers l'Auteur et vers la bouche peinte de son masque.⁴⁷

Ainsi la mer se transforme à l'image-symbole qui exprime l'immensité, l'humanité, leur odyssee poétique, leur épopée personnelle dans toute son étendue. Mais la mer de Saint-John Perse est sobre, rarement bleue, toujours tempêteuse, pleine de vagues écumeuses. Sa profondeur est une énigme comme la vie. C'est une mer qui ne charme pas mais qui attire, qui n'apaise pas mais qui séduit l'individu. Elle est le reflet de l'océan Atlantique avec tout son élan et tout son dynamisme. Par contre, la mer chez Séféris, est un lac. C'est la Méditerranée. C'est la mer qui absorbe le soleil égéen, c'est un pont que tout individu doit prendre, doit traverser, s'il désire vraiment prendre conscience de sa culture et du temps⁴⁸: passé, présent, futur. Pour Séféris, la mer est un grand tombeau, calme et paisible, d'où le poète puise ses images. Enfin c'est l'élément-lieu d'où émerge Aphrodite, comme symbole de l'amour et de l'art et où s'enfonce Santorin, référent de l'humanité. Ainsi alors que pour Saint-John Perse l'océan se transforme à un moyen spirituel dynamique, pour Séféris, la mer constitue le point de départ d'une nostalgie et d'une mélancolie rêveuses.

Cette disposition, presque romantique, est renforcée par un autre élément, celui du soleil. Un soleil qui rarement brille. La plupart des fois il est caché par des nuages. C'est pourquoi dans la poésie de Séféris, la lumière devient la clef de son œuvre, l'essence même de l'existence humaine:

*Il y a des années que tu as dit:
"Au fond, je suis affaire de lumière",
Et maintenant encore, quand tu t'appuies
Aux larges épaules du sommeil,
Quand on te plonge
Au sein narcosé de la mer,
Tu fouilles les recoins où la noirceur
Est usée, ne résiste pas,
Tu cherches, à tâtons,
La lance destinée à percer ton cœur
Pour l'ouvrir à la lumière.⁴⁹*

Mais même s'il y a de lumière, le monde ne sait pas s'en jouir:

*Pays du soleil qui ne pouvez supporter le soleil
Pays de l'homme qui ne pouvez supporter la vue de l'homme.⁵⁰*

La même remarque vaut pour Saint-John Perse. Le soleil, tout comme la vérité n'est pas souvent présent. Des tempêtes de sable, des pluies fréquentes, des vents violents lui barrent la route, lui diminuent l'intensité, lui troublent son éclat. C'est

pourquoi il l'interpelle ainsi:

*Va! nous nous étonnons de toi, Soleil! Tu nous as dit de tels mensonges!...
 Fauteur de troubles, de discordes!(...)
 les fleuves sont sur leurs lits comme des cris de femmes et ce monde est plus
 beau
 qu'une peau de bélier peinte en rouge!*⁵¹

En général le paysage de Saint-John Perse est étrange. Il est composé essentiellement de deux éléments: de l'oxygène et de l'hydrogène que le poète combine selon son grè pour nous les présenter tantôt sous la forme d'un élément liquide: mer, pluie, nuage, tantôt sous la forme d'un élément éthéré: le vent. En réalité, il nous reconstitue le véritable climat du cosmos. Et lorsque le poète nous transporte dans une planète, son paysage est désert, plein de pierres, de sable, de rochers. La végétation est rare. Partout domine le désert, la solitude. C'est un paysage qui ne charme point mais qui effraie, qui n'est pas attirant mais provoque la peur, tout comme la quête de la vérité, comme la recherche de l'existence.

*"Solitude! Je n'ai dit à personne d'attendre... Je m'en irai par là quand je
 voudrai..."*⁵²

Par contre, chez Séféris, la peur, l'angoisse de l'existence découlent de la sérénité. La tranquillité atmosphérique, l'ordre impassible de la nature, sa disposition stoïcienne envers la douleur humaine, créent un milieu anxieux, une hypertension envers l'indolence de la persévérance. Bien sûr le paysage de Séféris est plus naturel, plus près de notre fantaisie, plus réel, plus vivant du paysage monotone, immatériel, incolore de Saint-John Perse. Le paysage de Séféris c'est la Grèce, ce pays qui a pu survivre grâce à sa tradition conservée pendant des millénaires:

*Les oliviers avec les rides de nos pères
 Les rochers avec la sagesse de nos pères
 Le sang de notre frère vif sur cette terre
 Etaient une joie robuste, une règle fertile
 Pour les âmes qui connurent le sens de leur prière.*⁵³

Dans ce paysage si différent, ils font le même mouvement: ils voyagent ou plutôt ils errent. Saint-John Perse dans le cosmos, dans l'univers, Séféris dans le monde, dans l'histoire. Que voient-ils? Une humanité à esprérer en vain.

*Où que je voyage, la Grèce me blesse. [...]
 Maintenant que tu as sombré, tu n'as plus rien à choisir
 Tout nouveau pays, où que tu ailles, te blessera.*⁵⁴

nous dit Séféris, après avoir cru à plusieurs messages, lassé et déçu des théories et des espoirs:

*"On nous disait: vous vaincrez quand vous vous soumettez.
 Nous nous sommes soumis et nous avons trouvé la cendre.
 "On nous disait: vous vaincrez quand vous aurez aimé.
 Nous avons aimé et nous avons trouvé la cendre.
 "On nous disait: vous vaincrez quand vous aurez renoncé à votre vie.
 Nous avons renoncé à notre vie, et nous avons trouvé la cendre.*⁵⁵

Saint-John Perse, sous un sourire bien amer et pessimiste, nous dévoile un monde identique. Malgré les épreuves subies dans le temps et dans l'espace, le poète constate qu'il mène une existence purement statique. Conscient de ses limites naturelles et spirituelles, il s'aperçoit que, malgré ses élans dans le vide cahotique du cosmos, ses désirs demeureront inaccomplis. Ils ne pourront être réalisés qu'au moyen de la mouvance poétique, moyen dont lui possède le secret mais pas la masse des humains, d'où sa constatation:

Et la tristesse des hommes est dans les hommes, mais cette force aussi qui n'a de nom, et cette grâce, par instants, dont il faut bien qu'ils aient souri. ⁵⁶

Alors qu'éprouvent-ils? - De l'amertume.

*Je sais!... Ne rien revoir! - Mais si tout m'est connu, vivre n'est-il que revoir?
... Et tout nous est reconnaissance. Et toujours, ô mémoire, vous nous devancerez, en toutes terres nouvelles où nous n'avions encore vécu.* ⁵⁷

constate Perse et Séféris conclue:

*Assez de cette vie,
Entre le Pentélique et l'Hymette, l'Hymette et le Parnès.
Pas un endroit où il ne faille faire halte.* ⁵⁸

Alors pourquoi s'aventurer? Pour Perse la quête de la vérité, encore qu'elle soit précise, devient un jeu, une distraction, un exercice de fiction, une aventure pour oublier ou pour devancer cette mémoire tyrannique; aussi crie-t-il, à la fin d'*Anabase*:

Terre arable du songe ! Qui parle de bâtir? - J'ai vu la terre distribuée en de vastes espaces et ma pensée n'est point distaite du navigateur. ⁵⁹

Pour Séféris, errer pour trouver une vérité, c'est lutter: lutter pour un idéal, c'est agir, c'est se lancer dans une aventure, c'est chercher un miracle:

*Et quand on cherche le miracle il faut semer son sang aux quatre coins du vent
Car le miracle n'est nulle part ailleurs que dans les veines de l'homme où il circule* ⁶⁰

nous dit-il. Essayer de trouver sa "vérité" c'est également se préparer à mourir.. Aussi se demande-t-il:

*Comment meurt un homme?
Et pourtant chacun gagne sa mort, sa propre mort, celle qui n'appartient
A nul autre.
Et ce jeu, c'est la vie.* ⁶¹

Mais après ce bref aperçu des points communs des deux poètes, la question est de savoir comment, tout en étant si différents dans leurs moyens expressifs, ces deux poètes présentent une si grande ressemblance, ou mieux comment explique-t-on l'analogie de leur œuvre, la coïncidence de leurs points de vue, en particulier dans leur recherche personnelle, dans la construction de leur "épopée personnelle"? La réponse est simple. Les deux poètes qui étaient contemporains, ont vécu les problèmes de leur époque, et les ont sincèrement étudiés. Pendant cette recherche, durant l'apprentissage de leur aventure artistique, voire littéraire, ils ont puisé du même émetteur mais d'une tension différente. Dante, mieux qu'Homère, leur a fait découvrir le goût pour l'épopée aventurière, Paul Valéry les a éduqués à utiliser le symbole pour découvrir la vérité et

plus tard, T.S. Eliot allait les initier au monologue intérieur, tout comme auparavant Cavafy les avait introduit sur la piste de l'immobilisation du temps en utilisant un langage qui étymologiquement appartient aussi bien au passé, au présent qu'au futur. Leur poésie n'est qu'un monologue exprimé de symboles. D'où leur attachement à la langue, car selon Sэфэris:

*Un mot est le résultat d'une vie intense, d'un grand travail et d'une relation profonde avec les hommes.*⁶³

La langue devient l'outil indispensable du poète-artisan. Pour cette raison Sэфэris préfère Homère. Du vocabulaire homérique il puise tous les mots qui peuvent être compris par le grec contemporain. Saint-John Perse utilise le même processus. Son vocabulaire, riche et élitiste, est constitué de mots qu'on ne rencontre que dans un dictionnaire⁶⁴. Non qu'ils soient archaïques. Ce sont des mots qui expriment des connotations exotiques, des notions rares, que le français métropolitain souvent sous-estime. La recherche de la vérité ne peut pas être accomplie uniquement par des images européennes⁶⁵. Mais cette position commune envers la langue, de recourir soit à Homère, voir à l'histoire, soit à l'exotisme, voire à une autre nature, ne souligne-t-il pas, une fois de plus, non pas leur élitisme, mais leur point commun, leur hermétisme? D'où leurs images toujours lyriques, diverses et riches en représentations, toujours prêtes à jouer le rôle médiatique entre les deux pôles de la création humaine: la réalité physique et l'essence de l'Être. Cette disposition lyrique et cette sincérité des sentiments prend source de leur capacité de transformer, par l'intermédiaire de la fiction, le monde terrestre: Saint-John Perse métamorphose la nature en sensation spirituelle et Sэфэris l'histoire en angoisse terrestre contemporaine.

En plus, par une référence continue à un sens étymologique ou à un double sens, leur poésie, en s'alliant à la précision, émet au lecteur un esthétisme expressif, des sensations émotionnelles ou spirituelles engendrées par un rythme personnel intérieur. Leur poésie n'a pas de mesure. Leur rythme dépend de la vibration soit émotionnelle, soit spirituelle qu'elle évoque. Quant à la forte impression visuelle de leur poésie qui est en jeu permanent, elle accomplit trois fonctions: la première consiste à familiariser le lecteur à leur paysage; la deuxième à l'introduire, par le reflet du symbole, au milieu psychologique auquel le poète vise et la troisième à éveiller au lecteur, une certaine évocation émotionnelle.

Enfin on constate que leur œuvre n'est pas grande: autre exemple d'art soigné. Ils ont forgé avec insistance leurs vers, avant de leur donner la forme définitive. C'est ainsi que le poète qui a peu composé devient une source inépuisable d'étude. D'ailleurs, leur amour pour leur langue nationale est un autre trait commun de ces deux poètes.⁶⁶ Leur profession, absences fréquentes de leurs patries métropolitaines et le fait d'utiliser, presque chaque jour une langue étrangère, plus le sentiment d'être nés hors du sol national, les a poussé à "cultiver leur jardin" langagier, à l'approfondir, à apprendre à bien le manier.

Il était naturel, ayant tant de point communs, d'avoir les mêmes critiques. Ils ont été accusés d'être obscurs, de s'exprimer par un symbolisme excessif et de recourir à un hermétisme provoquant. Pourtant, ils ne font qu'expliquer, mais chacune de leurs

explications est une nouvelle allusion qui suscite un autre sous-entendu. Naturellement ils monologuent incessamment, sans aucune intention à se faire remarquer. Simplement leur dialogue est leur drame. Ils ne bavardent point. Au contraire, ils forment des sens touffus qu'ils soumettent au symbole. En somme leur poésie est une rêverie, une réflexion, le fruit de pensée des gens isolés et parlant peu.

"Je t'ai pesé, poète, et t'ai trouvé de peu de poids.

Je t'ai louée, grandeur, et tu n'as point d'assise qui ne faille.⁶⁷

nous avoue Saint-John Perse tandis que Séféris dans son essai Monologue sur la poésie, il note:

"Mais" ajouteront les autres qui crient, "puisque tu ne t'intéresses pas au public, tu perds ton temps, tu te fais du souci pour rien, mon bonhomme!" Primo je ne me désintéresse par pour le public, c'est le public qui se désintéresse; secundo: que celui qui ne perd pas son temps lance le premier la pierre; tertio: la mer me plaît et il me plaît davantage de jeter des bouteilles dans la mer. A-t-on jamais compté le vrai public d'un Kalvos et de tant d'autres? Je crois que si l'on commence à compter, on se trouvera à la place gênante de Denis le Moine de la "Femme de Zakythos". Tous les bons, chez nous, ils ont été toujours seuls. Vite ou tard, arrive le moment où l'on ne s'étonne plus pour la nature des choses.⁶⁸

Et Saint-John Perse, à la question, qui osera tracer une nouvelle voie, il répond: le poète car

le poète est avec vous. Ses pensées parmi vous comme des tours de guet. Qu'il tienne jusqu'au soir, qu'il tienne son regard sur la chance de l'homme! ⁶⁹

Ce rôle ne peut être joué par n'importe qui; c'est un talent. Le poète naît, on ne le fabrique pas et il parle dans le silence, isolé, oublié, exilé, tel que P. Valéry nous l'a décrit dans *Charmes*:

Patience, patience,

Patience dans l'azur!

Chaque atome de silence

Est la chance d'un fruit mûr!

Au terme de cet aperçu très sommaire, on peut conclure que la poésie de ces deux poètes est née de leur drame à la recherche d'une solution qui les préoccupait. Ayant ressenti et connu l'exil et le voyage, le besoin de fuite et de l'aventure, ils ont eu recours au même matériel: au soleil et à la mer, en suivant deux trajets différents. Saint-John Perse, sous le masque du Poète, voire de la tradition hugolienne du Chef, du Conquérant, a erré dans l'univers cosmique tandis que Séféris, lui, s'est contenté à interpréter l'histoire pour mieux prendre conscience du présent. Leur passion pour leur patrimoine langagier les a obligés à se servir d'un vocabulaire spécifique et imaginaire; ce fut le cas de Saint-John Perse dont le paysage cosmique l'exigeait, et d'un vocabulaire et d'une fiction simples mais soignés pour Séféris, car on n'explique jamais par la complexité.

Si pour Saint-John Perse la poésie se définit par la quête du sacré, et par sacré on entend l'opposition entre le charnel et l'éthéré, pour Séféris sa préoccupation première est de trouver un équilibre entre le mythe vécu et réel. En somme, nos deux poètes, une

fois de plus, font chemin ensemble: ils essaient de trouver la limite qui sépare la réalité consciente de la vie de la rêverie. Pour y parvenir, Saint-John Perse s'élance dans une aventure linéaire dans l'univers cosmogonique feignant de se laisser emporter par les tourbillons d'un "verbe" apocalyptique. Séféris fait du sur-place, se référant sans cesse au passé et au présent, feignant de prendre le mythe pour l'actualité et l'actualité pour mythe, par un "verbe" quotidien. Mettant en question les routines et les pesanteurs humaines, leur œuvre, une véritable épopée personnelle, révèle une volonté de créer sur des bases sûres, un monde original, une idéologie personnelle, un moyen d'expression propre à chacun, éléments suffisants pour que leur épopée résiste au temps. Se sentant écartés du monde pour récupérer, en marge de lui, la trame tissée de sacrifices, de luttes, de tristesses anonymes que les grandes causes ont nécessité pour voir le jour, conscients que la pitié est le dernier mot de toute chose et que l'on n'écrit que pour les autres, Saint-John Perse et Séféris ont traversé une épopée, celle que bien de lecteurs ont vécue mais ne surent jamais la prononcer.

NOTES

1. Voir le chapitre de R.Etiemble "L'épopée de l'épopée", dans *Essais de littérature (vraiment) générale*, Paris, Gallimard, 3e éd. 1975, p. 190-203.

2. Marie-René Alexis Saint-Léger est né en 1887, sur la petite île de Saint-Léger-les-Feuilles, au large de Pointe-à-Pitre de Guadeloupe, d'un père avocat. Georges Sfériadis est né à Smyrne d'Asie Mineure, en 1900, d'un père avocat lui aussi.

3. Voir l' extrait du journal de Séféris, portant la date: Dimanche 27 Janvier 1957. New York., paru sous le titre "Συνάντηση με τον Saint-John Perse" (Rencontre avec Saint-John Perse), dans la revue grecque, *I Synechia*, N° 7 (Septembre 1973), p. 295-297 et plus tard dans *Μέρες (Journal)*, t. Z', 1 Octobre 1956 - 27 Décembre 1960, Athènes, Ikaros, 1990, p. 31-39. A cette date, Séféris représentait le gouvernement grec à l' O.N.U., à propos de l' affaire de Chypre et Saint-John Perse qui venait de terminer *Amers*, vivait à Washington.

4. Ils étaient tous deux diplomates et chacun a joué un rôle assez important pendant l' occupation de son pays durant la seconde guerre mondiale. Saint-John Perse quitta la France et se réfugia aux U.S.A. ce qui lui coûta d' être accusé de trahison par le gouvernement de Vichy, lequel lui enleva sa nationalité, lui confisqua ses biens et lui retira toutes les décorations. Quant à Séféris, il a suivi et servi avec zèle le gouvernement grec à l' exil, pendant l' occupation du pays, par les armées nazie, fasciste et leur alliée, bulgare.

5. Séféris connaissait l'oeuvre de Perse et il a même essayé de traduire "Les Tragédiennes" de *Amers*. Voir *Journal*, op. cit., p. 264 et 350-351.

6. Article repris dans Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, traduit par Cl. Maillard, Paris, Gallimard, coll: Biliothèque des Idées, 1978, p. 130.

7. Voir Roger Little, *Etudes sur Saint-John Perse*, Paris, Klincksieck, 1984.

8. Voir les articles, en grec, de Nikiphoros Vrettakos, "Strophi et la place de Séféris", texte y compris dans *Hommage à Séféris pour les trente années de Strophi*, tome réimprimé, Athènes, Hermis, 1981, p. 51-55 et de Takis Karvelis, "L' affaire de ' Strophi' de 1931 sous l'optique d'aujourd'hui", *I Lexi*, N° 53 (Mars-Avril 1986), p. 364-376.

9. Saint-John Perse reprenant le vers de Rimbaud, écrira dans *Exil*, le vers suivant: "J'habiterai mon nom", fut ta réponse aux questionnaires du port". *Op. cit.*, p. 135.

10. *Ibid.*, p. 1108. La même idée sera reprise dans *Oiseaux*, op.cit., p. 216, où il écrit:

"C'est une poésie d'action qui s'est engagée là".

11. Saint-John Perse, durant sa longue carrière diplomatique, n'a rien publié, sauf *Anabase*, en 1925. Il publiera le reste de son œuvre une fois qu'il aura démissionné de son poste.

12. C'est la conclusion de l'étude de Paul Gifford, *Paul Valéry, le dialogue des choses divines*, Paris, José Corti, 1989.

13. Saint-John Perse, *Exil*, in *Oeuvres complètes*, op. cit., p. 137.

14. Denis Kohler, *Georges Séféris qui êtes-vous?*, Lyon, La Manufacture, 1989, p. 49. C'est de cet ouvrage que nous avons puisé toutes nos citations de Séféris traduites en français, citées dans cette étude, les traductions françaises étant peu nombreuses et difficiles à trouver.

15. G. Séféris, *Essais*. Voir Denis Kohler, *op. cit.*, p.53.
16. Voir l'étude de Francis Pruner, *L'Esotérisme de Saint-John Perse*, Paris, Klincksieck, 1977 et l'article en grec de G. Karteris, "De ' Strophis' à propos de la soumission", dans *Description de Georges Séféris, quinze ans après sa mort*, Athènes, Tetradia "Efthinis", N° 25, 1986, p.156-162.
17. Voir l'article en grec de T.K.Papatzonis, "Mythe et Histoire", dans *Hommage à Séféris*, *op. cit.*, p. 24-31.
18. G. Séféris, *Cahier d'exercices*. Voir Denis Kohler, *op. cit.*, p.52.
19. G. Séféris, *La Citerne*. Voir Denis Kohler, *op. cit.*, p. 86.
20. G. Séféris, *La Citerne*, dans *Poèmes*, 4e édition, Athènes, Ikaros, 1967, p. 45. Il s'agit d'une édition grecque et la traduction est de l'auteur de l'article.
21. Saint-John Perse, *Anabase*, in *op. cit.*, p. 114.
22. Le titre en grec de cette collection poétique est Mythistorima (Μυθιστόρημα) qui veut dire, littéralement en français "roman". Mais le terme Légendaire, traduit et employé par D.Kohler, *op. cit.*, nous semble rendre mieux, en langue française, la connotation recherchée par l'auteur grec. Voir G.Séféris, *Poèmes*, édition en grec, *op. cit.*, p. 277. La traduction du passage cité est de D.Kohler, *op. cit.*, p. 144.
23. G. Séféris, *Circé*. Voir Denis Kohler, *op. cit.*, p. 247.
24. Dimitris Maronitis, "La science du passé chez Séféris: questions de méthode", *Entefktirio*, N° 17 (Décembre 1991), p. 6-10, article en grec.
25. *Circé*. Voir D.Kohler, *op. cit.*, p. 176.
26. G. Séféris, *Légendaire*. Voir D. Kohler, *op. cit.*, p. 152.
27. G. Séféris, *Cahier d'exercices*. Denis Kohler, *op. cit.*, p. 45.
28. *Légendaire*. Voir D.Kohler, *op. cit.*, p. 149.
29. Pour l'influence du poète d'Alexandrie exercée sur Séféris, voir les articles en grec de Nikos Orphanidis, "Georges Séféris et K.P.Kavafy: une lecture parallèle" dans *Description de Georges Séféris*, *op. cit.*, p. 166-170 et celui de G. P. Savidis, "La Vision tragique de G.S", *I Lexi*, *op. cit.*, p. 272-299.
30. *Légendaire*. Voir D.Kohler, *op. cit.*, p. 60.
31. *Vents*, in *op. cit.*, p. 186.
32. *Amers*, in *op. cit.*, p. 265.
33. Eveline Caduc, *Saint-John Perse, connaissance et création*, Paris, José Corti, 1977, p. 126.
34. "C'est que, dans la création poétique telle que je puis la concevoir, la fonction même du poète est d'intégrer la chose qu'il évoque ou de s'y intégrer, s'identifiant à cette chose jusqu'à la devenir lui-même et s'y confondre: la vivant, la mimant, l'incarnant, en un mot, ou se l'appropriant, toujours très activement, jusque dans son mouvement propre et sa substance propre. D'où la nécessité de croître et de s'étendre quand le poème est vent, quand le poème est mer - comme la nécessité serait au contraire de l'extrême brièveté si le poème était la foudre, était l'éclair, était le glaive." écrit Saint-John Perse à Mrs Francis Biddle (en littérature: Katherine Garrison Chapin), le 12 décembre 1955. Voir *Oeuvres Complètes*, *op. cit.*, p. 921.
35. Interprétation donnée par le poète, interrogé à propos du sens du titre de son poème. Cette phrase a été reproduite comme citation littérale de Saint-John Perse en épigraphe de la traduction en suédois de Dag Hammarskjöld, secrétaire général de l'O.N.U., édition bilingue chez Albert Bonniers Forlag, à Stockholm, en 1960. Voir: Saint-John Perse, *Oeuvres Complètes*, *Op. cit.*, p. 1133.

36. *Chronique*, in *op. cit.*, p. 403.

37. *Ibid.*, p. 391.

38. Denis de Rougemont, dans son essai, *L'Amour et l'Occident*, Paris, France Loisirs, coll: Bibliothèque du XXe s., 1972, p. 468, soutient que "le plus bas nous paraît le plus vrai"

39. *Pluies*, in *op.cit.*, p. 147.

40. *Solstice d'été*, poème traduit par Lorand Gaspar et compris dans *Trois poèmes secrets*, édition bilingue, par p. 65, Paris, 1970, Mercure de France.

41. *Chant pour un équinoxe*, in *op. cit.*, p. 438.

42. Voir: Henriette Levillain, *Le Rituel poétique de Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, coll: Idées, 1977 et l'étude en grec de D. N. Maronitis, *La Poésie de Georges Séféris. Etudes et leçons*, Athènes, Hermis, 1984.

43. *Légendaire*. Voir D. Kohler, *op. cit.*, p. 45.

44. *Amitié du Prince*, in *op.cit.*, p. 69-70.

45. *Poème sur Scène*, traduit par Lorand Gaspar et compris dans *Trois Poèmes*, *op. cit.*, p. 33.

46. Voir E.Caduc, *op. cit.*, et Michèle Aquiem, *Saint-John Perse, L'Etre et le nom*, Seyssel, coll: Champ poétique, Champ Vallon, 1985.

47. *Amers*, in *op.cit.*, p. 265.

48. Voir l'article en grec de Thanassis Kostavaras, "La sens de la destinée humaine à travers l'historicité poétique de G.Séféris", *I Lexi*, *op. cit.*, p.248-257.

49. *Sur un soleil d'hiver*, poème traduit par Yves Bonnefoy et compris dans *Trois poèmes secrets*, *op.cit.*, p. 15. Voir également l'article en grec de G.Themelis, "Lumière noire et angélique", *Hommage à Séféris*, *op. cit.*, p. 66-85.

50. *Ibid.*, p.35.

51. *Anabase*, in *op.cit.*, p. 96.

52. *Ibid.*, p. 101.

53. *Légendaire*. Voir D.Kohler, in *op. cit.*, p. 322. .

54. *Cahier d'exercices*. Voir D.Kohler, in *op. cit.*, p. 173.

55. *Ibid.*, p. 130.

56. *Neiges*, in *op. cit.*, p. 161.

57. *Vents*, in *op. cit.*, p. 237.

58. *Légendaire*. Voir D. Kohler, *op. cit.*, p. 143..

59. *Anabase*, in *op.cit.*, p. 114.

60. *Journal de bord I*. Voir D.Kohler, in *op. cit.*, p. 203.

61. *Ibid.*, p. 148.

62. Séféris a écrit un article sur Dante, "Pour le 7e centenaire de Dante", repris dans *Δοκίμεις (Essais)*, t.I, *op. cit.*, p. 249-282 et Saint-John Perse ne s'est pas aperçu de la parenté entre lui et le poète italien.

63. Valéry a influencé Saint-John Perse via Claudel et Francis Jammes. Séféris a débuté sa carrière littéraire en traduisant *La Soirée de Monsieur Teste* .

64. T. S. Eliot, ami des deux poètes a traduit et préfacé, en 1930, *Anabase* de Perse, et Séféris traduira et préfacera, en 1936, *La Terre Gaste* et en 1964, *Meurtre dans la cathédrale* d'Eliot.

65. Quant au charme langagier que Kavafy eut sur nos deux poètes voir:

- pour l'auteur grec: Denis Kolher, *L'Aviron d'Ulysse. L'Itinéraire poétique de Georges Séféris*, Paris, Les Belles Lettres, 1985, l'article de Y.Dallas, "Une sensation au-

delà de Kavafy", *Hommage à Séféris*, op. cit., p. 292-303, l'article de Séféris sur Kavafy et Eliot, Δοκίμés (*Essais*), t. II, op. cit., p.324-365 et celui sur Kavafy, "Quelques mots encore pour l'Alexandrin", *Essais*, op.cit., p. 364-457.

- pour l'auteur français: Alain Bosquet, *Saint-John Perse*, Paris, Seghers, coll: Poètes d'aujourd'hui, 1977, p. 7-12 et Monique Parent, *Saint-John Perse et quelques devanciers*, Paris, Klincksieck, 1960.

63. G. Séféris, *Journal*. Denis Kohler, op. cit., p. 15.

64. Séféris dans son *Journal*, op. cit., p. 39, termine la description de l'entrevue avec Saint-John Perse, à New York, par cette paragraphe, que nous traduisons:

" Je l'ai questionné sur les mots rares qu'il utilise. ' Tous les mots' m'a-t-il répondu ' et je fais très attention à cela, se trouvent dans le petit Larousse.' Je crois que tous n'y sont pas."

65. Voir Yves-Alain Favre, *Saint-John Perse. Le langage et la sacré*, Paris, José Corti, 1977.

66. "La langue française [est] encore pour moi la seule patrie imaginable, l'asile et l'autre par excellence, l'armure et l'arme par excellence, le seul 'lieu géométrique' où je puisse me tenir en ce monde pour y rien comprendre, y rien vouloir ou renoncer." écrit Saint-John Perse, le 23 décembre 1941, au poète Archibald Macleish. Voir *Oeuvres poétiques*, op, cit., p. 551.

Séféris, dans ses *Essais*, parlant de la langue grecque, exprime un amour analogue et il la caractérise ainsi: "Une langue altérée, si vous voulez, par une évolution plusieurs fois millénaire, mais malgré tout fidèle à elle-même. Elle porte les empreintes de gestes et d'attitudes répétés à travers les âges jusqu'à nous et qui simplifient parfois d'une manière étonnante des problèmes d'interprétation qui paraissent à d'autres bien difficiles. Je ne dirai pas que nous sommes du même sang - car j'ai horreur des théories raciales -, mais nous habitons toujours le même pays et nous regardons les mêmes montagnes finir dans la mer. Peut-être ai-je employé le mot de tradition, sans souligner cette évidence que tradition ne signifie pas habitude. Elle intéresse au contraire par la faculté de pouvoir rompre l'habitude; c'est par cela qu'elle prouve sa force de vie." Denis Kohler, *Georges Séféris qui êtes-vous?*, op. cit., p. 28. Voir aussi l'article en grec de Dimitris Korsos, "Séféris et la langue des poètes grecs" dans *Description de Georges Séféris*, op. cit., p. 16-22.

67. *Vents*, in op.cit., p. 195.

68. Georges Séféris, *Essais*. op. cit., p.158-159. La traduction de l'extrait a été faite par l'auteur de l'article.

69. *Vents*, in op. cit., p. 248.

70. Paul Valéry, *Oeuvres*, Paris, Gallimard, coll: Bibliothèque de la Pléiade, 1957, t., I, p. 155.